

distinguait par une étude coquette de toilette. Quand il fut abbé, sa pieuse chevelure, éprouvée au fer, avait une élégance de martyr. Il prêchait à la brune, dans des oratoires sombres, devant des dévotes, ayant soin, à l'aide de deux ou trois bougies artistement placées, d'éclairer en demi-teinte, comme un tableau, son visage pâle.

On ne s'explique pas de prime abord comment des hommes que leurs noms rendaient bêtes à force d'orgueil s'étaient mis aux gages d'un *parvenu*. En y regardant de près, on trouve que cette aptitude à entrer en condition découlait naturellement de leurs mœurs : façonnés à la domesticité, point n'avaient souci du changement de livrée, pourvu que le maître fût logé au château à la même enseigne. Le mépris de Bonaparte leur rendait justice : ce grand soldat, abandonné des siens, disait avec reconnaissance à une grande dame : « Au fond, « il n'y a que vous autres qui sachiez servir. »

La religion et la mort ont passé l'éponge sur

sa femme et lui dit : « Madame, je n'ai pu mourir. » Le lendemain, un bateau le conduit vers l'île d'Ischia ; il rejoint en mer une pinque chargée de quelques officiers de son état-major et fait voile avec eux pour la France.

Madame Murat, demeurée seule, montra une présence d'esprit admirable. Les Autrichiens étaient au moment de paraître : dans le passage d'une autorité à l'autre un intervalle d'anarchie pouvait être rempli de désordres. La Régente ne précipite point sa retraite; elle laisse le soldat allemand occuper la ville et fait pendant la nuit éclairer ses galeries. Le peuple, apercevant du dehors la lumière, pensant que la Reine est encore là, reste tranquille. Cependant Caroline sort par un escalier secret et s'embarque. Assise à la poupe du vaisseau, elle voyait sur la rive resplendir illuminé le palais désert dont elle s'éloignait, image du rêve brillant qu'elle avait eu pendant son sommeil dans la région des fées.

Caroline rencontra la frégate qui ramenait

ment quelques paroles sur la maladie de madame de Staël, je tournai un peu la tête et je levai les yeux. Je craindrais de profaner aujourd'hui par la bouche de mes années un sentiment qui conserve dans ma mémoire toute sa jeunesse, et dont le charme s'accroît à mesure que ma vie se retire. J'écarte mes vieux jours pour découvrir derrière ces jours des apparitions célestes, pour entendre du bas de l'abîme les harmonies d'une région plus heureuse.

Madame de Staël mourut. Le dernier billet qu'elle écrivit à madame de Duras était tracé en grandes lettres dérangées comme celles d'un enfant. Un mot affectueux s'y trouvait pour *Francis*. Le talent qui expire saisit davantage que l'individu qui meurt : c'est une désolation générale dont la société est frappée ; chacun au même moment fait la même perte.

Avec madame de Staël s'abattit une partie considérable du temps où j'ai vécu : telles de ces brèches, qu'une intelligence supérieure en tombant forme dans un siècle, ne se referment

conduite, qui ne valait même pas la peine d'être remarquée ; mais comme elle ne raconte pas tout sur l'Abbaye aux Bois, je vais suppléer à ce qu'elle a oublié ou omis :

Le capitaine Roger, autre Couder, avait été condamné à mort. Madame Récamier m'avait associé à son œuvre pie pour le sauver. Benjamin Constant était également intervenu en faveur de ce compagnon de Caron, et il avait remis au frère du condamné la lettre suivante pour madame Récamier :

« Je ne me pardonnerais pas, madame, de
« vous importuner toujours, mais ce n'est pas
« ma faute s'il y a sans cesse des condamna-
« tions à mort. Cette lettre vous sera remise
« par le frère du malheureux Roger, condamné
« avec Caron. C'est l'histoire la plus odieuse et
« la plus connue. Le nom seul mettra M. de
« Chateaubriand au fait. Il est assez heureux
« pour être à la fois le premier talent du minis-
« tère et le seul ministre sous lequel le sang
« n'ait pas coulé. Je n'ajoute rien ; je m'en re-

l'ai rencontrée. Je suis fâché que ce cœur, *fortifié et soutenu* par Alfieri, ait eu besoin d'un autre appui. Je rappellerai ici un passage de ma lettre sur Rome à M. de Fontanes :

« Savez-vous que je n'ai vu qu'une seule fois
« le comte Alfieri dans ma vie, et devineriez-
« vous comment? Je l'ai vu mettre dans sa
« bière : on me dit qu'il n'était presque pas
« changé ; sa physionomie me parut noble et
« grave ; la mort y ajoutait sans doute une nou-
« velle sévérité ; le cercueil étant un peu trop
« court, on inclina la tête du mort sur sa poi-
« trine, ce qui lui fit faire un mouvement for-
« midable. »

Rien n'est triste comme de relire vers la fin de ses jours ce que l'on a écrit dans sa jeunesse : tout ce qui était au présent se trouve au passé.

J'aperçus un moment, en 1803, à Rome, le cardinal d'York, cet Henri IX, dernier des Stuarts, âgé de soixante-dix-neuf ans. Il avait eu la faiblesse d'accepter une pension de Geor-

« elles trouveront établies les libertés publi-
« ques pour lesquelles j'ai tant combattu : qu'el-
« les s'emparent donc, mais qu'elles ne mésu-
« sent pas de mon héritage, et que j'aie mourir
« en paix auprès de vous.

« Je suis allé avant-hier me promener à la
« villa Panfilì : la belle solitude ! »

« Rome, ce samedi 15 novembre.

« Il y a eu un premier bal chez Torlonia. J'y
« ai rencontré tous les Anglais de la terre. Je
« me croyais encore ambassadeur à Londres.
« Les Anglaises ont l'air de figurantes engagées
« pour danser l'hiver à Paris, à Milan, à Rome,
« à Naples, et qui retournent à Londres après
« leur engagement expiré au printemps. Les
« sautilllements sur les ruines du Capitole, les
« mœurs uniformes que la *grande* société porte
« partout, sont des choses bien étranges : si
« j'avais encore la ressource de me sauver dans
« les déserts de Rome !

